

sieur lui parlait avec beaucoup d'assurance, et assez peu de politesse, elle lui offrit de régler immédiatement ses comptes. Quelle ne fut pas sa surprise, lorsque le petit homme tira de son portefeuille, des créances au montant de sept cents louis, dont il était devenu l'acquéreur, et dont il montrait les titres en bonne forme ?

M. Wagnaër (c'était lui) voyant qu'il ne recevait que peu de chose de sa petite obligation, l'une des plus récentes, avait eu recours à cet expédient peu risqué d'ailleurs, vû les biens considérables de la succession Guérin. Il avait même réalisé par cette transaction ce qu'il appelait un honnête profit. Plusieurs personnes qui n'auraient pas voulu exercer elles-mêmes des poursuites contre une famille respectable, tombée tout-à-coup dans le malheur, s'étaient contentés d'une moindre somme que celle qui leur était due ; car la générosité et la délicatesse de bien des gens sont ainsi faites qu'elles s'escomptent d'après un certain tarif, et que l'on est tout fier de soi-même lorsqu'on s'est déchargé sur quelqu'homme bas et mercenaire, d'une besogne qui nous paraît odieuse.

Le premier moment de stupeur passé, Madame Guérin s'était vue forcée de compter avec les exigences du nouveau venu. Au bout de quelques jours, M. Wagnaër se trouva possesseur de tout le fond de magasin, de la belle maison, et de ses magnifiques dépendances ; pour obtenir ce résultat, l'épicier avait ajouté quatre cents louis payés comptant, à la quittance de toutes les obligations dont il était porteur. Cette somme fut employée à payer les autres dettes, une seule exceptée, comme on l'a vu, et à remettre sur un bon pied la ferme que les frères de M. Guérin avaient un peu négligée.

Ce ne fut pas pour la pauvre veuve une médiocre humiliation que de retourner, habiter la maison, qu'elle et son mari avaient quittée quelques années auparavant pour une demeure plus élégante, plus agréable, disons-le aussi, plus prétentieuse, et dont la construction avait excité dans l'endroit beaucoup de petites jalousies. Ce qui rendait ce déménagement plus pénible encore, c'était l'inévitable expulsion des parens de son mari. L'oncle Charlot demeura seul à la tête de la ferme. Sa présence était non seulement utile, mais même indispensable.

Malgré tous les inconvéniens qui semblaient contrarier sa résolution, malgré les sentimens pénibles qui devait empoisonner son séjour prolongé dans une paroisse où elle s'était vue riche, puissante, honorée, madame Guérin refusa avec persistance l'offre très mesquine d'abord, puis rapidement portée à une somme raisonnable, que M. Wagnaër lui proposa pour ce qu'il lui restait de propriétés ! Elle préféra vivre avec la plus stricte économie, s'imposer les plus dures privations, elle préféra même retrancher à sa jeune famille toutes les jouissances auxquelles elle était habituée que de deshériter ses enfans du patrimoine de leurs aïeux. D'autres motifs plus puissans que ce poétique attachement pour deux terres et une maison, avaient rendu, d'ailleurs sa détermination inébranlable. C'est qu'en femme habile et prévoyante elle avait parfaitement compris toute l'importance de la petite *rivière aux écrevisses* ; c'est qu'elle savait bien que la valeur de ses propriétés ne pouvait qu'augmenter avec le temps ; c'est qu'enfin elle nourrissait une antipathie bien légitime contre celui qui avait fondu sur elle et ses enfans à l'improviste, pour les dépouiller.

Aussi lorsqu'à l'expiration des deux années de deuil, guidé par sa cupidité, et par une passion brutale que la beauté de la veuve justifiait, l'effronté spéculateur voulut parler de mariage, il fut éconduit avec la plus vive indignation, et le mépris le plus écrasant.

Ajoutons à la louange de madame Guérin que le culte presque fanatique qu'elle portait à la mémoire de son mari et sa fierté naturelle étaient entrés pour beaucoup dans son refus. Depuis ce temps une lutte opiniâtre s'était engagée entre le voisin et la voisine. Celle-ci avait eu jusque-là, l'avantage, mais elle ne voyait pas sans une joie mêlée d'angoisses le moment où ses deux fils, qu'elle avait fait instruire au moyen d'efforts et de sacrifices inouis, allaient la remplacer dans le combat.

Mille pensées se présentaient alors en foule à son esprit : c'était son passé et son avenir qui défilaient dans son imagination. Du souvenir des jours de bonheur qu'elle avait vécus durant son mariage, elle cherchait à construire de nouveaux plans de félicité, uniquement appuyés sur celle de ses enfans. Livrée toute entière à sa préoccupation elle avait laissé tomber le modeste tissu auquel elle travaillait ; elle s'était penchée vers sa fille, elle semblait dévorer des yeux le seul des objets de son amour qu'elle eût auprès d'elle. Elle était belle aussi ; âgée seulement de quarante ans, malgré les soucis et les chagrins qui avaient sillonné son âme, il y avait dans ses traits tant d'énergie et d'intelligence, dans ses grands yeux noirs tant de charmes, dans son teint brun tant de vie et de chaleur, dans sa taille élancée et imposante tant de dignité, dans toute sa personne tant de grâce, qu'on ne lui aurait pas donnée plus d'une trentaine d'années. On sait qu'à cet âge, beaucoup de personnes sont plus séduisantes que dans la première jeunesse.

Quoique cette bonne mère de famille fut loin de consacrer beaucoup de temps à la toilette, et qu'elle évitât même de se montrer dans la paroisse, mise d'une manière trop recherchée, il y avait chez elle une sorte de respect d'elle-même, comme un noble et pieux souvenir de l'élégance que M. Guérin avait lui-même voulue et encouragée, qui faisait qu'elle ne se négligeait jamais dans son entretien. Ce soir là par exemple, où elle n'attendait certainement aucune visite, elle n'en portait pas moins une robe noire très simple, mais d'une forme très belle, et une coiffure élégante, quoique modeste. Debout, dans ce moment, derrière la chaise de sa fille sur laquelle elle s'appuyait, on aurait dit qu'elle voulait faire contraster son genre de beauté, régulier, sévère et un peu sombre avec la blonde et suave figure de l'aimable petite Louise. Tout à coup les deux femmes tressaillirent..... Qu'est-ce que cela ? s'écrièrent-elles ensemble.

Elles venaient d'entendre le bruit d'une voiture, qui dans sa course précipitée se heurtait à toutes sortes d'obstacles, les hennissemens d'un cheval joyeux d'arriver, et les cris impuissans d'une voie juvénile, qui gourmandait la pauvre bête, et cherchait à la conduire dans une autre direction.

— C'est Charles !..... C'est lui j'en suis certain..... ouvrez vite..... Qu'est-ce qui peut le ramener si promptement, et par un temps semblable ?.....

Comme elle disait cela, la pauvre mère qui tremblait de tous ses membres, s'élançait vers la porte suivie de tout ce qu'il y avait d'hommes et de femmes dans la maison.

(A continuer.)